

regardent que ma supposition surpasse de beaucoup le rapport du père Feyjoo, il leur est permis de réduire ce nombre aussi bas qu'elles voudront, pourvu qu'elles me laissent en possession du principe que, dans de certaines circonstances et dans des périodes données, les hommes multiplient en proportion de la nourriture qu'ils trouvent.

L'on nous dit que les Israélites, lorsqu'ils vinrent en Egypte, étaient au nombre de soixante-dix; qu'ils restèrent dans le pays de Gossen quatre cent trente ans, et qu'à leur départ, le nombre de ceux en état de porter les armes, en exceptant les lévites, se montait à six cent trois mille cinq cent cinquante hommes de vingt ans et au-dessus. D'après ces données, nous pouvons conclure que les Israélites doubleraient leur nombre tous les sept ans ou à peu près.

La population de l'Amérique septentrionale double tous les vingt-cinq ans, et même dans quelques parties, tous les quinze ans. Dans l'Europe moderne il faut, suivant le docteur Smith, cinq cents ans pour doubler le nombre des habitans. La raison de cette différence est manifeste, lorsqu'on se rappelle les

principes sur lesquels est fondée la propagation des espèces, et les causes qui peuvent retarder ou même limiter ses progrès. Les voici.

1° Le manque de subsistance, comme dans les montagnes d'Ecosse, où une femme mettra au monde vingt enfans, et n'en élèvera que deux, comme dans les bois parmi les tribus qui ne vivent que de chasse, et même dans les pays les plus cultivés lorsque la population a atteint son dernier période; enfin, comme dans les pays où le sol ne peut nourrir tous ses habitans, comme en Chine, où un nombre infini d'individus sont exposés, et périssent dans leur enfance faute de nourriture, et où plusieurs individus sont détournés du mariage par la crainte de manquer de pain.

2° Les maladies particulières au climat, comme au Sénégal et à Batavia, ou comme à Constantinople et même à Londres, causées par l'infection, le mauvais air, la réclusion et la mauvaise nourriture; maladies qui ne règnent pas seulement dans les bois, et qui ne désolent pas seulement les tribus sauvages, mais qui se répandent avec la violence la plus

désastreuse dans des villes grandes, riches et florissantes.

3° Le manque de commerce pour l'accroissement de l'industrie, et d'un marché pour le surplus de ses produits.

4° La guerre sous toutes ses formes, entre des nations policées ou sauvages, qu'elle ait pour but le pillage, les conquêtes ou l'extension du commerce.

5° Les vœux superstitieux imposés aux ordres monastiques, et le célibat enjoint aux prêtres.

6° L'émigration d'une population féconde ; la sortie des capitaux causée soit par une mauvaise police, soit par la forme vicieuse du gouvernement et par le manque de cette sécurité pour les personnes et les propriétés, dont on ne peut jouir que dans le pays où règne la liberté, c'est à-dire, où les hommes sont assurés d'être protégés contre l'oppression du pouvoir arbitraire, et ne sont soumis qu'à des lois sages et équitables.

7° Le manque de terres ou d'occasion d'en acquérir par l'industrie.

8° Le manque d'habitation.

A mesure qu'on lèvera ces obstacles, la po-

pulation augmentera. Lors donc que le but d'un prince sera d'augmenter le nombre de son peuple, la manière d'y parvenir est évidente. L'entreprise serait aisée en Espagne sous un gouvernement sage ; mais s'il est question de bannir la pauvreté et la misère : *hoc opus, hic labor est*. Cependant nous avons un principe général pour nous guider dans la recherche de cette question : augmentez la quantité de subsistance ; ou si elle est limitée, mettez des bornes à la population. Il est absurde de dire que, dans un pays bien peuplé, personne ne souffre de besoins ; si on pouvait suppléer à ce qui manque aux indigens, on doublerait leur nombre, et on accroîtrait la population à l'infini, ce qui est contraire à la supposition. Il est, à la vérité, possible de bannir la faim, et de suppléer à ce besoin aux dépens d'un autre ; mais alors il faut déterminer la proportion d'individus qui doivent se marier ; car il n'existe pas d'autre moyen de limiter le nombre des individus. Aucun effort humain ne peut tirer de cet embarras, et les hommes ne pourront jamais trouver une méthode plus naturelle ou meilleure, à tous égards, que de laisser un appétit régler l'autre.

Ayant déjà traité ce sujet, je me bornerai ici à retracer les règles qui peuvent nous mettre en état de juger sainement de la maison de travail de Cadix.

Rien n'est plus sage et plus charitable que d'établir des ateliers publics, où les gens industriels peuvent trouver de l'occupation dans tous les temps; il est très-politique aussi de leur fournir chez eux des matériaux et des outils; mais il est absurde de prétendre faire un gain sur l'ouvrage d'individus tenus en réclusion. Il convient de fournir à l'indigent sa nourriture et ses vêtemens, pourvu toutefois que ce ne soit pas encourager l'indolence, le vice et la prodigalité ¹. Il est juste et prudent de

¹ La charité, considérée relativement à la société en général, est très-difficile à bien faire; elle devient très-vite un encouragement à la paresse, et, dans ce cas, elle nuit à l'industrie, qui a besoin d'un stimulant continu. C'est un reproche qu'on faisait avec raison à l'établissement des soupes économiques à Paris; savoir, d'habituer la classe indigente à se pourvoir trop aisément de sa nourriture. Les administrateurs de la Société Philantropique l'ont bien compris, aussi ont-ils sagement suspendu, ou au moins fort réduit la distribution de ces soupes pendant les années abondantes, pour les réserver pour celles de disette et de misère.

corriger les fainéans et les dissipateurs, en les enfermant dans des maisons de travail, où ils peuvent prendre l'habitude de la sobriété et de l'activité; mais il n'est pas dans les principes de l'équité, ni d'une sage politique, que dans de semblables établissemens ces fainéans et ces dissipateurs soient mieux logés et mieux vêtus que ceux qui n'ont pas ces défauts.

Je puis, d'après les principes déjà établis, me hasarder de prédire que, nonobstant le zèle et les efforts des personnes qui surveillent la maison de travail de Cadix, et en dépit de tous leurs sages réglemens, dans peu d'années la ville sera à peu près aussi remplie de mendians qu'avant l'établissement de cette maison, à moins que les gens qu'on y retient ne soient forcés à travailler davantage et à manger moins; car tant que les habitations abandonnées depuis peu restent prêtes à recevoir de nouveaux habitans aussi misérables que les premiers, et tant qu'un refuge si commode se trouve ainsi à leur portée, l'indolence, la prodigalité et le vice n'auront rien à craindre et tout à espérer; et les plus inconsidérés n'hésiteront pas à contracter des liens d'où dépend la propagation de leur race.

Je ne puis pas quitter l'hospice sans parler de la cuisine et de sa singulière construction. La cheminée est un octogone placé au milieu de la pièce, et entouré de seize potagers, dont huit grands lui sont contigus, et les huit plus petits y communiquent par le moyen de conduits. Les plus grands sont de trois pieds de diamètre, sur trois et demi de profondeur. Audessous de la cuisine est une cavité destinée à recevoir les cendres.

Depuis que le commerce du Pérou et du Mexique a été transporté à Cadix, les négocians de cette ville ont acquis beaucoup de considération; mais dans le moment actuel, ils ont éprouvé un rude échec par le déplacement de la barrière qui leur assurait ce monopole. Il en est résulté un marché surabondant dans les colonies Trans - Atlantiques, et plusieurs faillites à Cadix, ainsi que dans les villes qui s'étaient fortement engagées dans des entreprises nouvelles et flatteuses, sans avoir des capitaux suffisans pour supporter le choc de la concurrence et les pertes inévitables à la première ouverture d'un commerce aussi étendu.

Le gouvernement Espagnol n'a encore

acquis aucune idée libérale, concernant le commerce; actuellement même quelques-uns de ses meilleurs écrivains politiques ressemblent à ces chiens de chasse qui, grâce à leur lenteur, suivent encore la piste, lorsque leurs compagnons plus lestes qu'eux ont déjà atteint le gibier. Au lieu de chercher à vaincre tous les obstacles qui s'opposent au commerce, ils s'efforcent d'en resserrer les limites, dans la vaine espérance d'établir un monopole, sans considérer leur manque de capitaux, d'industrie et d'esprit d'entreprise, et l'entière impossibilité d'empêcher la contrebande; tandis que les autres nations peuvent, avec de plus grands avantages pour le commerce, vendre leurs marchandises à un prix beaucoup au-dessous du leur. Jusqu'à ce que les Espagnols soient plus éclairés, qu'ils aient banni leurs inquisiteurs et que l'heureux temps soit arrivé où, sous la protection d'un gouvernement libre, ils auront rétabli le crédit public, toutes leurs prohibitions, toutes les rigueurs exercées sur les propriétés et les personnes des négocians qui s'adonnent à un commerce illicite; tous leurs traités, toutes leurs guerres commerciales dans lesquelles leur ambition peut

les entraîner ; jusqu'alors, dis-je , toutes leurs entreprises seront nulles et vaines, parce qu'il n'y a pas d'efforts qui puissent jamais prévaloir contre les intérêts unis de leurs propres sujets, et de toutes les nations environnantes.

Même dans l'intérieur du pays, la surveillance et l'énergie du gouvernement n'ont jamais pu faire respecter les prohibitions ; car lorsque je voyageais en Espagne, tous les hommes étaient habillés en étoffes de coton de Manchester, et on ne voyait pas une femme sans son voile de mousseline, malgré les défenses les plus sévères à cet égard. On voit en Espagne, comme dans tout le reste de l'Europe, que lorsque le prix d'assurance est moindre que celui des droits imposés sur la marchandise, il n'y a pas de loi qui puisse empêcher les opérations des contrebandiers.

Avant 1720, le commerce d'Amérique se bornait à Séville, non par l'effet d'aucun plan, mais par suite d'un règlement de Charles V qui, en 1529, voulant donner la liberté du commerce à tous ses sujets de Castille, permit aux commerçans d'expédier leurs vaisseaux par les ports de Biscaye, des Asturies et de Gallice, ainsi que par ceux de Malaga et Carthagène, pour

vu qu'ils fissent leurs retours à *Séville* : il y avait peine de mort et confiscation des cargaisons pour ceux qui contrevenaient à cette ridicule injonction. Quant aux villes qui appartenaient à la couronne d'Arragon, elles étaient entièrement exclues du commerce d'Amérique, et ne pouvaient tirer aucun avantage de la découverte du Nouveau-Monde. En conséquence de ces réglemens et de l'énorme taxe de vingt pour cent imposée sur toutes les marchandises exportées en Amérique, ou qu'on en rapportait, outre les droits particuliers sur les vaisseaux, le commerce de contrebande devint si lucratif, et par conséquent si étendu, qu'il y avait peu d'avantage à commercer sous la sanction des lois. Les manufacturiers qui, en 1545, recevaient tant de demandes, que les commerçans se trouvaient heureux de pouvoir s'engager avec eux six ans à l'avance, pour prendre tout ce qu'il leur serait possible de fabriquer, ces mêmes manufacturiers, dis-je, finirent par voir leurs débouchés se fermer, et par être réduits à la pénurie et à la misère.

En 1720 l'entrepôt fut changé, et le commerce, qui depuis deux siècles enrichissait Sé-

ville , fut transporté à Cadix. En même temps les droits furent diminués , et au lieu de vingt pour cent sur la valeur des exportations , tous les ballots ou caisses de marchandises payèrent un droit de cinq réaux et demi de plata^r , par palme cube , sans avoir aucun égard à la nature ou la qualité des articles qu'ils contenaient. Le droit variait suivant un tableau qui comprenait les seize ports de l'Amérique espagnole , car l'impôt était différent dans chacun d'eux. L'inconvénient de ces réglemens est trop frappant pour échapper aux remarques du lecteur.

Ce ne fut cependant pas la seule méprise que commit le gouvernement espagnol dans ses relations de commerce avec les colonies ; car au lieu d'envoyer des petits vaisseaux aussi fréquemment que les demandes pouvaient l'exiger , tout le commerce , avant 1748 , se faisait par vingt-sept galions , et environ vingt-trois *flotas* ; les premiers faisaient voile annuellement pour Porto-Bello , et les dernières une fois en trois ans pour Vera-Cruz ; les premiers pour le commerce du Pérou , les dernières pour celui du Mexique ; les plus petits

^r 5 francs 50 centimes.

vaisseaux portaient environ cinq cent cinquante tonneaux, et les autres huit cents à mille.

Les galions abordaient dans le principe à Carthagène, pour la commodité des marchands de Popayan et de Santa-Fé, qui y venaient avec leur or et leur bezoar, et remportaient en échange des provisions et des marchandises européennes. Mais le marché principal était à Porto-Bello, ville située dans un pays si aride et sujet à des vapeurs si nuisibles, qu'excepté le moment de la foire, qui durait quarant jours, elle était toujours déserte. Là les marchands apportaient leur or et leur argent, avec du quinquina et des laines de vigogne; le commerçant espagnol ne pouvait pas envoyer ses marchandises au Pérou, ni les Péruviens disposer des leurs et les faire parvenir en Espagne, pour leur propre compte, par d'autres moyens que par ces vaisseaux.

Par un article du traité de paix d'Utrecht, les Anglais avaient le privilége d'envoyer annuellement à Porto-Bello, un vaisseau de cinq cents tonneaux, chargé de toutes espèces de marchandises; mais sous prétexte de cette permission, ils en chargeaient ordinairement un du double plus grand, accompagné par des

avisos de la Jamaïque, avec qui, lorsqu'ils étaient près du port, ils échangeaient leurs vivres contre des marchandises; par ce moyen ils portaient généralement plus d'articles de commerce que cinq ou six vaisseaux de la flotte espagnole. Depuis 1737, la foire à beaucoup baissé, et avec elle Panama et Portobello ¹.

Tant que la cour borna aux galions le commerce du Pérou, il déclina sensiblement, et d'une telle manière, qu'au lieu d'employer quinze mille tonneaux, on en était venu à moins de deux mille en 1740 ². Mais le marquis de la Ensenada n'eut pas plutôt substitué aux galions des vaisseaux de registre, qui se rendaient directement à l'endroit de leur destination par le cap Horn, que le commerce se ranima; et lorsqu'en 1765 les barrières furent ôtées en partie et que toute l'Espagne, excepté les provinces de Biscaye, eut la permission d'envoyer ses productions à Jucatan et aux îles de la Marguerite et de la Trinité, et lorsqu'au lieu des droits de *tonelada* et *palmeo*, on ne mit que six pour cent sur toutes

¹ Voyez *Voyages de Dampierre et d'Ulloa*.

² Voyez *Camp, E. P.*

les marchandises exportées, alors le commerce qui avait été tari ne tarda pas à s'accroître, et ressembla à un fleuve qui fertilise toutes les contrées qu'il arrose.

En conséquence des avantages que les négocians, les manufacturiers, les cultivateurs et le revenu public tirèrent de l'abolition partielle des obstacles qui s'opposaient précédemment au commerce, avantages que le comte de Campomanes exposa de la manière la plus évidente et la plus formelle, que le gouvernement consentit, quoiqu'avec répugnance, en 1778, à ouvrir le commerce de l'Amérique à tous ses sujets, excepté à ceux qui n'étant pas liés par les lois générales de la péninsule, ne pouvaient pas être admis avec sûreté à la jouissance de ce privilège. Les habitans de la Biscaye n'ont cependant point de raisons de se plaindre, parce qu'ils ont une ample compensation à cette perte, dans les immunités particulières qu'ils héritent de leurs pères, et plus particulièrement dans la franchise de leurs ports.

Tels ont été les réglemens généraux; mais l'Espagne, comme l'Angleterre et les autres nations de l'Europe, a accordé de temps en

temps des privilèges exclusifs à certaines compagnies, non - seulement au préjudice des citoyens en général, et des manufactures en particulier, mais au grand détriment des provinces qui ont été sujetes aux monopoles. Si l'on pouvait trouver un pays non - civilisé, mais libre et riche en capitaux qui ne fussent pas employés dans le commerce; ou si on avait besoin de grandes sommes pour des entreprises hasardeuses, au-delà de celles qu'on pourrait obtenir sur le crédit d'une compagnie particulière, dans un pareil cas seulement la concession d'un monopole avec des privilèges particuliers peut être regardée comme admissible; mais qu'un commerce une fois établi soit limité pour le bénéfice d'un petit nombre d'individus, au préjudice du plus grand nombre, c'est ce qui est incompatible avec tous les principes d'équité et de politique commerciale.

En 1728, Philippe V accorda, par une chartre, à une compagnie qui prit le nom de Guipuzcoa, le commerce exclusif de Carra-cas, dans la province de Venezuela, avec le privilège de rembarquer toutes les marchandises qui lui resteraient sur des petits vais-

seaux, pour Cumana et la Guyane, ainsi que pour la Trinité et la Marguerite, afin que cette compagnie put échanger les articles d'Europe contre l'or, l'argent, les cuirs, le cacao, le sucre et les autres productions de ces contrées équinoxiales; mais par l'événement, le cacao devint le principal article de son commerce. En 1752, la province de Maracaybo fut ajoutée à sa patente.

La compagnie employait d'abord douze vaisseaux pour son commerce, et neuf pour garder les côtes contre les contrebandiers; ce nombre variait suivant que ses affaires l'exigeaient; elle avait engagé pour ces deux objets deux mille cinq cents matelots. Une pareille dépense, jointe aux frais qu'entraînaient les salaires des directeurs, des supercargues, des facteurs, des agens, des commis, etc., ne pouvait être couverte que par des profits considérables, au-delà de ce qu'un particulier se serait trouvé heureux de retirer si le commerce avait été libre; aussi résulta-t-il de ce monopole, comme il est naturel de le penser, des exactions contre les colons, un commerce limité qui entravait les manufactures du pays, et de grandes rigueurs exer-

cées en vain pour empêcher les opérations d'un commerce illicite ¹.

Les ports dont cette compagnie se servait en Espagne, étaient Saint-Sébastien et Cadix; de 1770 à 1774, elle y importa cent soixante-dix-neuf mille cinquante-six fanegas de cacao, chaque fanega de cent-dix livres castillanes. Cette grande importation fit baisser en Espagne le prix du chocolat à moitié de ce qu'il était auparavant.

Le cacao est le fruit du cacaoyer (*theobroma cacao*). Cet arbre fleurit en Amérique entre les tropiques, mais plus particulièrement dans la province de Venezuela. Les fruits croissent sur le tronc et sur les branches, et ne manquent jamais dans aucun temps de l'année. On mêle en Espagne six livres de cacao avec trois ou trois livres et demi de sucre, sept gousses de vanille, une livre et demie de maïs, une demi-livre de canelle, six clous de girofle, un drachme de poivre de guinée (*capsicum*), quelques noix de roucou, pour augmenter la couleur, et un peu de musc ou d'ambre gris, afin de donner au chocolat une odeur agréable. Quelques per-

¹ Vide Camp. E. P.

sonnes cependant n'y mettent que du sucre et de la canelle. Les Indiens mêlent à une livre de cacao, une demi-livre de maïs, autant de sucre et un peu d'eau rose.

La compagnie de Carracas reçut, en 1780, un rude échec par la capture que fit lord Rodney d'un riche convoi, évalué à plus de deux cent mille livres sterling (4,800,000 francs); et peu d'années après, ses capitaux furent absorbés dans un nouvel établissement, appelé la *Compagnie des Philippines*.

Cette compagnie, instituée suivant les idées suggérées par l'abbé Raynal, dans son *Histoire des Etablissements et du Commerce des Européens*, prit naissance en 1785, avec un capital de douze cent mille liv. st. (28,800,000 fr.) Des privilèges considérables lui furent accordés pour le terme de vingt-cinq ans. Avant cet établissement, un vaisseau faisait voile tous les ans d'Acapulco, port du Mexique, traversait l'Océan-Pacifique, et portait les trésors de l'Amérique aux Philippines; un autre vaisseau retournant de Manille par la même route, venait à Acapulco, où il rencontrait des vaisseaux de Lima, chargés de cacao, de vif-argent et de piastres fortes, en échange desquels les

marchands envoyaient des denrées de la Chine, des épiceries, des parfums, de la soie, des mousselines, des toiles de coton, blanches et peintes, produits de l'Orient.

Lorsque la compagnie des Philippines commença ses opérations, l'ancien commerce cessa; et actuellement, d'après l'idée spécieuse d'épargner le temps, le fret et l'assurance, en envoyant l'or et l'argent du Pérou et du Mexique par l'Europe dans l'Orient, ces précieux métaux sont envoyés directement à l'ouest, à leur destination finale, tandis que les articles de l'Orient, plus encombrans et plus sujets à avaries, et qui se montent à la même valeur, sont détournés de leur ancien cours, et font, dans une direction opposée, le segment du cercle qui a été jadis tracé par l'or et l'argent.

Les îles Philippines sont presque innombrables, et produites par des volcans; elles sont pourtant saines, fertiles, et produisent, outre tous les grains de l'Europe, de l'or, du cuivre, du fer, du bois pour la construction des vaisseaux, du chanvre, de l'alun, du salpêtre, du bétail, des cuirs, du sagou, du riz, des raisins, du cacao, du sucre, du tabac, de la cire, du poisson et des cauris, qui sont la

monnaie de l'Indostan. Toutes ces productions, jointes à l'argent, à l'indigo et à la cochenille d'Amérique, sont échangées par la compagnie avec les marchands d'Asie, contre des mousselines, du coton, de la soie, des épices, du thé, du vif-argent, et des productions de la Chine, qui sont maintenant, ainsi que les productions surabondantes des îles, apportées en Europe par le Cap de Bonne-Espérance, et admises en Espagne moyennant de légers droits, avec un rabais d'un tiers sur leur exportation.

Rien ne pouvait flatter d'avantage les espérances d'un ministre, qu'un plan si bien concerté en apparence et conduit sous les auspices d'un étranger capable et entreprenant, qui s'était déjà signalé dans la formation de la banque. Cependant, quelque agréable que fût cette perspective, les espérances et l'attente de la nation sont prêtes à s'évanouir, car outre des frais considérables d'administration, et toutes sortes de désavantages dans l'achat des marchandises, les principaux articles de commerce ou dépérissent faute d'un débouché, ou se vendent à une perte considérable. Quant au thé, on en use très-peu en Espagne ;

la porcelaine y est peu recherchée; et si les soieries, les mousselines et les tissus de coton, pouvaient trouver des acquéreurs, elles tendraient à détruire leurs manufactures favorites; mais actuellement que ces derniers articles doivent soutenir la concurrence de l'Angleterre, on peut dire que la compagnie a reçu une blessure mortelle.

Dans un pays soumis au pouvoir despotique, si le ministre du jour veut acquérir la confiance, il doit faire de grands sacrifices; s'il veut avoir des compagnies commerçantes, avec de bons capitaux, il doit leur accorder des monopoles et des privilèges exclusifs, quoique incompatibles avec le bien général. Cependant après tout, de telles compagnies tiendront ces privilèges d'une manière peu sûre; et lorsqu'elles viendront à balancer leurs comptes, elles trouveront que, tandis qu'elles se flattaient de gagner plus que l'intérêt légitime et raisonnable de leurs fonds, elles ont perdu de leurs capitaux.

Si tel était le cas pour la compagnie des Philippines, la nation aurait à se réjouir, et les négocians particuliers pourraient triompher de sa chute, non par rapport à ses privi-

léges ostensibles et exclusifs , mais parce que l'Amérique et l'Afrique , étant ouvertes à ses spéculations , il n'y a pas de capitaux limités qui puissent entrer en concurrence avec elle dans les marchés ; si elle avait trouvé tous les secours auxquels elle avait lieu de s'attendre , elle aurait accaparé tout le commerce de l'Espagne , et aurait causé à la fin la ruine de ce pays.

Cette compagnie a déjà étendu ses opérations à Vera-Cruz , à Buenos-Ayres et dans la plupart des ports d'Amérique , et elle va actuellement acheter des esclaves jusque sur les côtes d'Afrique ; ceux-ci étaient précédemment fournis par les Anglais , d'après un article de la paix d'Utrecht , connu sous le nom d'*Asiento*. Depuis l'expiration de ce privilège , on a conclu différens contrats et entr'autres un en dernier lieu avec Dawson et Baker de Liverpool , qui se sont engagés à fournir annuellement trois mille nègres aux îles Espagnoles , et qui , d'après ce contrat , ont reçu trois cent mille livres sterling (7,200,000 fr.) , pour ceux qu'ils ont déjà fournis.

Le traitement des nègres , dans les colonies Espagnoles , est si humain , si sage , si juste et si parfaitement d'accord avec les principes de l'é-

conomie politique, que je saisis avec joie cette occasion de donner, à ce sujet, au gouvernement, des louanges qui lui sont si bien dues. L'esclave voit sa personne et ses propriétés sous la protection des lois, et conserve le droit de se racheter à des conditions très-raisonnables, qui sont fixées par des arbitres, dont l'esclave a le privilège de nommer un, le choix de l'autre appartient au maître; lorsqu'ils diffèrent d'opinion, le juge en nomme un troisième.

Quand à l'acquisition de propriété, elle est très-facile à un esclave qui a de l'industrie ou un grand désir d'obtenir sa liberté, parce qu'il peut réclamer les nombreux jours de fêtes, ou deux heures dans le milieu du jour, pour cultiver son jardin, nourrir sa volaille et ses cochons, et porter ses denrées au marché. Mais supposé qu'il soit un bon serviteur, opprimé par un maître cruel, et qu'il n'ait pas acquis assez de propriété pour se racheter, il n'est pas rare qu'un autre cultivateur, témoin de sa fidélité, lui prête de quoi acheter sa liberté; et ainsi le maître généreux s'attache un digne serviteur, qui de son côté devient heureux sous un maître pour lequel il peut concevoir de l'attachement. On voit ainsi des

cultivateurs connus par leur sévérité qui, retenus par la crainte de perdre leurs esclaves, deviennent doux envers ceux qui par leur bonnes dispositions, ou leurs qualités essentielles, ont su attirer leur attention.

Cette méthode n'est-elle pas plus favorable à toute la communauté, que si tous les esclaves indistinctement étaient rendus à la liberté ? Les bons effets de cet usage ont été si bien sentis dans les îles Espagnoles, que la plupart des artisans, des marchands en détail et des artistes sont des nègres qui, par leur industrie et leur frugalité, ou par leur fidélité, ont obtenu leur liberté ; on peut observer à l'honneur de cette institution, que deux des meilleurs bataillons de la Havanne sont composés de noirs qui ont été esclaves.

Il serait bien à souhaiter que nous fussions aussi bien fondés à louer la cour d'Espagne, pour la libéralité de sa conduite envers les colonies ; mais malheureusement l'esprit de monopole des autres cours d'Europe y prévaut ; la même politique étroite, les mêmes vues resserrées y produisent intérieurement et extérieurement la langueur des manufactures, le triste état du commerce, la pauvreté,

le manque de population, et le mécontentement qui tend au démembrement de l'empire.

En conséquence du régime oppressif essayé au Pérou, cette riche province fut bien près d'être perdue pour l'Espagne, si toutefois sa séparation politique peut être regardée comme une perte. Le marquis de Sonora, à la mémoire duquel on doit de justes éloges pour avoir aboli les obstacles qu'éprouvait le commerce, et pour plusieurs réglemens très-avantageux au pays, alluma dans le Pérou les flammes de la guerre civile, lorsqu'il essaya, en 1781, d'y établir un monopole royal de tabac, avec quelques taxes odieuses au peuple; sans l'indiscrétion du chef des rebelles, l'événement aurait eu la même issue que celle dont l'Angleterre a vu l'exemple dans une occasion semblable. Le chef de cette révolte était Tupacaramo, cassique d'Amérique, qui prétendant tirer son origine de la ligne sacrée, et être descendu du soleil, se faisait appeler l'Inca. Le corregidor lui avait accordé son amitié et sa protection; cependant il commença la révolte par faire pendre cet homme, et il commit tant de cruautés et de dévastations sur les personnes et les propriétés, sans

aucune distinction d'amis et d'ennemis, que plusieurs Indiens se joignirent au gouvernement, et marchèrent contre lui; il fut pris et pendu, et sa mort mit fin à la guerre civile, qui avait déjà coûté la vie à plus de deux cent mille personnes.

Le ministre des Indes rendit un service essentiel aux mines, en baissant le prix du mercure de quatre-vingts piastres fortes à quarante-une, c'est-à-dire, à huit livres quatre schellings (196 fr. 80 c.) le quintal. Les mines d'Espagne, particulièrement celles d'Almaden, produisaient jadis une quantité suffisante de ce métal pour l'usage des colonies. Elles étaient dans ce temps sous la direction du fameux Bowles, Irlandais, d'une habileté singulière, et d'une telle intégrité, qu'après avoir gagné des millions pour le roi, il laissa sa veuve finir ses jours dans la misère. A présent l'Espagne ne peut fournir que seize mille quintaux de mercure : pour remplir le vide, on a passé un contrat avec le comte de Greppi, consul impérial à Cadix, pour douze mille quintaux par an, pour lesquels le gouvernement est convenu de donner cinquante-trois piastres fortes, et il les revend à soixante-trois. Il y

avait à la vérité une riche mine de mercure à *Quancavelica*, au Pérou; mais elle s'est perdue par l'avarice et la mauvaise exploitation des entrepreneurs. Cependant Ulloa aurait pu la rétablir, s'il n'avait pas été assez impolitique pour s'opposer aux malversations de quelques hommes qui étaient alors en pouvoir et pour les révéler.

Cette diminution du prix du mercure et la réduction de l'impôt sur l'or, de un sur vingt, et de l'argent, de un sur dix, au lieu d'être comme auparavant de vingt pour cent pour chacun, augmentèrent le produit de ces deux métaux, et, en 1776, on frappa, au Mexique, une fois plus de monnaie d'argent qu'à l'ordinaire, elle se monta à plus de deux millions et demi de notre monnaie sterling (60 millions de francs).

Tout le produit des mines de l'Amérique espagnole s'éleva, en 1776, à trente millions de piastres, ou à quatre millions et demi sterling (108 millions de francs); mais dans l'espace de six ans, il augmenta considérablement, et il est évalué à présent à cinq millions quatre cent mille livres (129,600,000 francs).

Lors de la découverte de l'Amérique, ces

trésors étaient concentrés en Espagne; et; autant que cela dépendait des lois, confinés dans cette presqu'île. Il en résulta bientôt la ruine des manufactures, et les cortès se plaignirent avec raison à l'empereur Charles V, que la quantité d'or et d'argent qui était en stagnation dans le royaume, élevait très-haut le prix du travail¹. Cependant par la suite des temps, on vit se développer une vérité secrète, méconnue, mais bien réelle, c'est qu'il n'y a pas de pouvoir humain qui puisse arrêter la marche naturelle de ces précieux métaux; l'Espagne épuisée d'argent fut inondée de vile monnaie de cuivre qui y arrivait de tous les pays environnans².

Il est notoire que le pays est dénué d'espèces, au moins relativement; et le comte de Campomanes nous indique, avec beaucoup de vérité, les causes qui ont produit cet effet. Il met de ce nombre les guerres coûteuses entreprises pour défendre une domination étrangère, et les sommes dépensées depuis que, par la perte de leurs manufactures, les Espagnols ont été obligés d'acheter chez

¹ *Vide Camp. E. P. part. iv. page 112, note 98.*

² *Camp. E. P. part. iv. page 272.*

leurs voisins plus industrieux, les articles les plus communs de leur habillement.

En 1784, la valeur des exportations pour l'Amérique se montait comme suit :

PRODUITS DE L'ESPAGNE.	PRODUITS ÉTRANGERS.	TOTAL.
liv. sterling.	liv. sterling.	liv. sterling.
par Cadix.....1,438,912	2,182,531	3,621,443
Malaga..... 196,379	14,301	210,680
Seville..... 62,713	30,543	93,256
Barcelone... 122,631	21,240	143,871
la Corogne.. 64,575	39,962	104,537
Sant-Ander. 36,715	90,173	126,888
Tortosa..... 7,669	289	7,958
les Canaries. 24,974		24,974
Gijon..... 4,281	10,190	14,471
1,958,849	2,389,229	4,348,078*

Les droits sur ces objets produisirent cent soixante-dix mille huit cents livres sterling.

La valeur des importations de l'Amérique réduites en livres sterling fut comme suit :

* 104,353,872 francs.

EN ARGENT ET BIJOUX.		EN MARCHANDISES.	
	liv. sterling.		liv. sterling.
Cadix	8,297,164		2,990,757
Malaga			18,605
Barcelone	102,140		91,255
Coronne	741,285		90,001
Sant-Ander	40,845		100,974
Canaries	109,807		52,366
	9,291,257		3,543,956

Le total des importations se monta à douze millions six cent trente-cinq mille cent soixante-treize livres, ce qui est un peu plus du double de celui établi par l'abbé Raynal ; et les droits sur ces objets s'élevèrent à cinq cent vingt-sept mille quatre cent vingt-trois l. st. ¹.

¹ Voici un tableau comparatif, en livres tournois, du commerce de l'Espagne avec ses colonies de l'Amérique, pendant les années 1778, 1784 et 1788, ainsi que des droits d'entrée et de sortie qu'il a procuré au trésor public.

	1778, Suivant M. de Pradt.	1784, Suivant M. Townsend.	1788, Suivant M. de Pradt.
Exportation de l'Espagne en			
Amérique.	19,000,000	104,000,000	76,000,000
Retours.	18,000,000	303,000,000	201,000,000
Droits d'entrée et de sortie.	2,000,000	17,000,000	15,000,000

La grande différence qui se trouve entre l'année 1778

Un habitant du Pérou me donna des échantillons de laine, qui provenaient de deux animaux ressemblant à la *vigogne*, l'un appelé *alpaca*, l'autre *llama*; la dernière grossière, mais la première très-fine et excellente pour des chapeaux; il est à regretter qu'elles ne soient pas encore connues dans les manufactures.

Tout le commerce de Cadix occupe environ mille vaisseaux, dont un dixième à peu près est aux Espagnols.

Les vins les plus célèbres de Cadix sont le Xerès et le Pacaret; tous deux croissent à Xerès et dans ses environs. Le premier se vend quarante-huit livres le tonneau (1,150 fr.) le dernier cinquante-six (1,340 fr.)

Les négocians en Espagne sont sujets à des désagrémens particuliers, non-seulement par la nature du gouvernement, qui est entièrement despotique, mais aussi par suite de l'ignorance ou l'inattention, ou des méprises auxquelles les meilleurs ministres sont sujets, et qui se font sentir par des prohibitions absurdes et les autres, provient de ce que le commerce n'avait pas encore eu le temps de profiter de la plus grande liberté qu'on venait de lui accorder à cette époque.

des , par des monopoles , par des droits excessifs , et par la mauvaise conduite des gouverneurs de provinces ; ceux - ci se laissent fréquemment influencer par des vues mercenaires , dans les jugemens qu'ils prononcent entre les parties adverses.

Dernièrement un gouverneur militaire , très-favorisé du roi , juge suprême dans toutes les causes civiles et fiscales , refusait , dans les premiers temps qu'il occupait cette place , de recevoir aucun présent , et menait ses officiers rapaces avec une verge de fer ; mais longtemps avant d'être disgracié il se laissa corrompre par l'amour de l'argent , et il en recevait , sans rougir , dans les occasions les plus infames. Sous sa protection les commerçans fraudaient les revenus publics , et les banqueroutiers trouvaient un abri contre leurs créanciers ; c'était un fait notoire : cependant ses prédécesseurs avaient été tels , et il était si probable que ceux qui devaient lui succéder lui ressembleraient , que lorsqu'il fut rappelé , il emporta les regrets des habitans , et un certificat de sa bonne conduite , signé il est vrai par des moines qu'il avait fort bien traités avant son départ.

Lors de sa retraite, ses pouvoirs furent divisés, et le gouvernement civil fut administré par les *alcaldes mayores* de la ville, chacun alternativement pendant une semaine. Un de ceux-ci ayant, pour la faible rétribution de vingt piastres, accordé un ordre à un créancier d'Espagne, de saisir, pour son propre compte, les effets d'un banqueroutier, les agens des autres créanciers qui étaient en Angleterre, prirent l'alcalde par la main et y glissant quarante piastres, firent promptement annuler cet ordre, et achetèrent ainsi la justice pour leurs cliens.

Un autre alcalde ayant promis, pour une centaine de piastres, de ne pas accorder de saisie à une personne qui avait des prétentions sur une propriété, l'accorda malgré cela; et lorsqu'on lui reprochait sa conduite, il répliqua froidement : « Comment pouvais-je l'éviter, lorsqu'il m'a donné quarante piastres ? » mais ne soyez pas en peine, car demain je retirerai la saisie ». Comment le commerce pourrait-il fleurir avec de pareils abus ?

La province d'Andalousie, arrosée dans toute son étendue par le Guadalquivir, produirait, si elle était bien cultivée, assez de

blé, non-seulement pour sa consommation, mais encore pour en exporter. Cependant celui qu'on y importe annuellement se monte à un peu moins d'un million et demi de *fanegas*; la *fanega* ordinaire pèse cent livres, mais à Cadix elle est d'environ trois livres plus légère. En 1787, à peu près la moitié de cette quantité vint d'Afrique, quatre-vingt-cinq mille *fanegas* d'Amérique, et le reste fut fourni par Naples, la Sicile et la Sardaigne; le tout montait cette année à un million quatre cent quarante-huit mille *fanegas*.

Il est remarquable que quoique les habitans aient la possibilité de construire des moulins à marée, ils n'en ont point, et font moudre leurs grains par des mules, ce qui leur coûte dix réaux, ou à peu près deux schellings (2 francs 40 centimes) par quintal ou par *fanega*.

Pour prévenir une disette de blé, ou pour obtenir quelque profit sur sa vente, la ville a établi un grenier public, dont on tire du blé pour les boulangers à un prix fixe, d'après lequel les magistrats règlent le prix du pain. Je visitai ce vaste magasin et fus très-surpris d'y voir les tas de blé très-mélangés, non-seule-

ment d'orge, mais de vesces de toutes qualités, et de beaucoup de graines nuisibles. Si le grain avait été criblé dans cette machine qui est maintenant en usage dans toute l'Ecosse, il aurait été plus beau à la vue et infiniment meilleur pour la nourriture.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité en visitant, sous la protection d'un ami, avec lequel j'avais demeuré long-temps à Madrid, tout ce qui avait rapport au commerce, je fis une petite excursion pour voir l'arsenal de Caraque. Cadix est très-bien fortifié du côté de la mer par les rochers, et du côté de terre par des ouvrages qui ont coûté des sommes immenses. Au delà sont des jardins potagers, situés sur le bord de la mer et arrosés par des *norias*; c'est ici que commence l'étroite chaussée qui conduit à l'île de Léon, plaine étendue, aride et à peine susceptible d'être cultivée. Elle produit cependant, quoiqu'inculte, un revenu considérable, par ses nombreux étangs salés qui exigent peu de peine et de dépense; car le soleil et l'air font promptement évaporer l'eau, et laissent ainsi le sel cristallisé.

Le village de Port-Royal que nous traver-

sâmes, est une longue rue bien pavée et fort jolie. Ma curiosité me porta à y visiter M. de Langara, qui me reçut très-poliment. Enchanté de son ton et de ses manières, je m'affligeai sincèrement de ses infortunes.

Depuis la guerre, l'Espagne a fait de constants efforts pour mettre sa marine sur un pied respectable; mais sur-tout dans le moment où j'y passai, tout était en mouvement; le ministre de la marine, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour équiper une flotte redoutable. Son but était de soutenir les prétentions de son gouvernement sur la côte de Mosquitos, quoique ce territoire n'ait jamais été soumis à la couronne d'Espagne, et que les princes indépendans qui y règnent, soient depuis des siècles alliés avec l'Angleterre.

Après mon retour en Angleterre, j'examinai la nature et l'étendue de cet établissement qui causait tant d'inquiétudes à l'Espagne. Il ne consistait pas en plus de cinq cent soixante-neuf personnes libres, y compris leurs femmes et leurs enfans, avec dix-sept cent soixante-trois esclaves noirs et deux cent quatre têtes de bétail. L'inquiétude des Espagnols venait donc non du nombre des habitans, mais de

leur commerce de contrebande, de leurs communications avec les Mosquitos qui, en temps de guerre, avaient coutume de molester les Espagnols; et de la crainte que par leur moyen les Anglais, lors d'une guerre future, ne pussent s'établir en forces sur le lac de Nicaragua.

Cet établissement était certainement très-utile à l'Angleterre, comme liant la Jamaïque et le continent Espagnol, avec Guatimala, pour l'échange des produits de nos manufactures, contre de l'indigo, de la cochenille, de l'argent et des piastres fortes. L'indigo qui croît comme naturellement sur cette côte, fournit le meilleur article de commerce, et il n'y a pas de pays qui produise de plus belles cannes à sucre. La colonie dans son enfance faisait à peu près cent cinquante muids de sucre par an; mais étant obligée de payer en Angleterre les droits des sucres étrangers, on laissa dépérir les moulins. L'acajou était un des principaux articles de ce commerce, et l'on en exportait annuellement environ trois millions de pieds cubes. L'Angleterre en tirait encore quatre tonnes d'écailles de tortue qui payaient un droit d'un schelling la livre, et cent vingt mille livres de salse-pareille, dont

les droits à sept pences par livre, étaient de trois mille cinq cent livres, somme plus que suffisante pour fournir à toutes les dépenses qu'occasionnait ce nouvel établissement.

Telle était la valeur de nos possessions sur la côte de Mosquitos, que ni le ministre qui signa les préliminaires de la paix, à la fin d'une guerre désastreuse, ni son successeur qui la ratifia, ne purent consentir à les céder; cependant en 1787 l'établissement fut évacué, et nos fidèles alliés furent abandonnés à la merci de leurs plus implacables ennemis.

Les magasins de Caraque sont bien disposés, remplis de munitions, et on a construit à grands frais de nouveaux chantiers; car étant établis sur un lit d'argile et de terre grasse, ils sont très-difficiles à construire, et demandent un travail continuel pour les maintenir secs. Pour cet effet, on se sert de pompes à chaînes au nombre de seize; chacune est mise en mouvement par huit hommes, qui pompent alternativement quatre heures, et se reposent pendant huit. Ce sont des criminels, la plupart des contrebandiers condamnés à ce pénible service, les uns pour trois ans, les autres pour sept, et quelques-uns

pour quatorze. Les contrebandiers sont cependant distingués des voleurs par une seule chaîne, tandis que les autres en ont deux. Il y a dans ce seul chantier mille de ces malheureux. Je remarquai dans cet établissement une coutume digne d'être suivie par-tout. Pour préserver les mâts des vers, du contact de l'air et du soleil, on les enterre dans le sable; et on les conserve pendant plusieurs années par cette méthode très-simple.

Pour montrer combien les forces navales de l'Espagne se sont augmentées dans peu d'années, je joindrai ici l'état de sa marine, telle qu'elle était dans les années 1776 et 1788.

FORCE DES VAISSEAUX.	1776. NOMBRE DES VAISSEAUX.	1788. NOMBRE DES VAISSEAUX.
... 112 1 10 ...
... 94 3 ...
... 80 5 3 ...
... 74 42 ...
... 70 41
... 68 5 ...
... 64 4 5 ...
... 60 6
... 58 4 ...
... 54 1 ...
... 49 2 ...
... 34 40 ...

Je ne parle pas des frégates qui sont de moindre importance.

Il est évident, d'après cet état, qu'en douze ans les forces navales d'Espagne se sont presque doublées, en considérant seulement le nombre des canons; mais s'il est question de celui de leurs principaux vaisseaux, leur marine paraîtra avoir acquis une force plus que double; et si nous faisons attention aux vues du gouvernement, ainsi qu'au goût et à la disposition particulière du nouveau souverain, on peut conclure qu'il n'épargnera ni dépense, ni soins, pour rendre la marine encore plus formidable. Dans l'été de 1790, la flotte d'observation consistait en vingt-huit vaisseaux de ligne, parmi lesquels il y avait quatre vaisseaux de 112 canons, et outre ceux-là, il y avait six vaisseaux de ligne stationnés dans la Méditerranée, et une flotte assez forte en Amérique.

On peut discuter la question de savoir si l'Espagne doit prétendre à être puissance navale du premier ordre, ou si les sommes dépensées annuellement dans cette intention, ne seraient pas employées plus utilement à animer l'industrie, en ouvrant des commu-

nications intérieures, en encourageant l'agriculture et les manufactures, et en adoptant les plans suivis par les nations les plus éclairées, pour faciliter le commerce; si elle persiste dans son système colonial actuel, il lui faut une marine puissante pour protéger son commerce et ses monopoles; mais alors on pourrait se demander, si cette augmentation de commerce qu'elle obtiendrait au-delà de celle dont elle aurait joui, dans le cas où elle aurait perdu son autorité sur ces possessions éloignées, dont le commerce serait devenu libre, si cette augmentation, dis-je, payerait la dépense qu'occasionent ces armemens en temps de paix et l'entretien d'une multitude d'employés pour garder une grande étendue de côtes? serait-elle par-là indemnisée de toutes les guerres, dans lesquelles elle pourrait être entraînée pour soutenir son commerce.

Ces questions sont de nature à être résolues: ses meilleurs politiques pensent, qu'elle serait plus riche et plus puissante sans colonies¹.

¹ M. Pradt, dans son intéressant ouvrage qui a pour titre: *Les trois Ages des Colonies, etc.* montre avec bien de la force les inconvéniens de ces trop grandes possessions des Espagnols dans leurs différentes colonies. Voici

Si leur opinion est bien fondée, il est absurde de faire d'aussi grandes dépenses pour une armée navale.

ses propres expressions : « Parler des colonies espagno-
 « les, c'est parler par empires, par continens. Les nom-
 « mer, c'est nommer le Mexique, le Pérou, et vingt
 « autres empires; c'est rappeler les richesses des antiques
 « souverains du Nouveau-Monde, et montrer dans les
 « Espagnols les héritiers de leur opulence. Si quelques
 « peuples sont parvenus à un si haut degré de prospérité
 « avec des colonies si rétrécies, comme les Français avec
 « la plus petite portion de Saint-Domingue, quelle ne de-
 « vrait pas être la prospérité de l'Espagne avec les avan-
 « tages réunis de toutes ses colonies! Et cependant, quel
 « est l'état de cette puissance? Quel spectacle présente-
 « t-elle? Quelle utilité propre retire-t-elle de cet entasse-
 « ment de trésors, qui semblent plutôt l'accabler que
 « l'enrichir? Semblable à un arbre immense, l'Espagne,
 « il est vrai, couvre de ses vastes rameaux une vaste éten-
 « due de terrain; mais leur ombrage étouffe les fruits qu'ils
 « devaient protéger ou défendre.

« L'Espagne est maîtresse des mines les plus riches de
 « la terre, mais elle ne les exploite pas à son profit; elle
 « n'est que le canal par où leurs précieux produits vont
 « se distribuer dans tout le monde sans s'arrêter chez
 « elle. Elle a la sollicitude de l'exploitation et de la distri-
 « bution des richesses qu'elle ne peut fixer. Elle com-
 « mande par-tout dans le Nouveau-Monde, elle est
 « commandée par-tout dans l'ancien. Reine là, esclave

Aucun pays ne possède d'aussi grands avantages que l'Espagne pour le commerce ; sans même avoir un seul vaisseau, elle pourrait être puissante et riche : ses vins, ses eaux-de-vie, ses raisins, ses figues, ses amandes, ses oranges, ses noix, ses olives, ses huiles, sa soude, son savon, ses soies, ses toiles, et son coton, si la culture en était bien encouragée ; la plus belle des laines, le sparte si utile pour les cables, etc. ; son fer supérieur en qualité à celui des autres pays, son étain, son plomb et son cuivre, qui s'y trouvent en abondance ; et outre tout cela, le surplus du blé qu'elle recueillerait si ses terres étaient bien cultivées ; toutes ces productions du sol, dis-je, jointes aux manufactures qui, sous un bon gouvernement, s'établiraient naturelle-

« ici, elle ne retire de la bizarrerie de cette situation
« d'autre avantage que de porter des fers dorés. Grande
« et instructive leçon sur la nature et l'emploi des colo-
« nies, sur celles des propriétés, sur l'essence des ri-
« chesses véritables ! Arrêt irrécusable en faveur du travail
« contre l'or, porté par la nature elle-même, qui nous
« montre ce dernier appartenant inévitablement au pre-
« mier, et finissant toujours par le servir » ! (V. tome I,
page 182).

ment en Espagne, seraient une source de richesses si intarissable, même dans le cas où quelqu'une des nations voisines chercherait à troubler sa tranquillité, que l'Espagne pourrait ne rien craindre, car aucune impression fâcheuse ne peut être profonde, sur un empire bien peuplé et uni. Mais si avec un aussi grand avantage que celui d'un beau climat et d'un sol qui produit une telle variété d'articles pour le commerce, l'Espagne, sans colonies qui l'épuisent, armait pour sa défense et non pour inspirer de la jalousie, ou de la crainte à ses voisins, et bornait entièrement ses vues à augmenter son industrie domestique, quelle puissance serait tentée de la molester, et ne se réjouirait pas plutôt de sa prospérité?

Parmi les sauvages habitans des pays nouvellement découverts, la guerre n'a que le pillage pour objet. Une nation bien disciplinée ne peut craindre un pareil fléau, et ce but n'existe plus depuis long-temps parmi les peuples civilisés; mais les flammes de la guerre n'ont été que trop souvent allumées parmi ceux-ci pour faire des conquêtes, et les projets de l'ambition ont presque toujours pris leur source dans la richesse et le pouvoir. Cepen-

dant les esprits les plus éclairés commencent à reconnaître la folie de semblables desseins ; et tous ceux qui sont versés dans l'arithmétique politique , peuvent en démontrer l'abus ; sans parler des dépenses d'hommes et d'argent qu'occasionent les conquêtes , il est prouvé par l'expérience qu'un empire qui possède non-seulement des provinces éloignées , mais qui étend ses limites au-delà de certaines bornes , s'affaiblit en proportion de son agrandissement. Si cette vérité pouvait être universellement reconnue , il ne resterait plus qu'une cause de dévastation.

Maintenant le plus grand danger que court la prospérité de l'Europe , provient des guerres commerciales. Mais lorsque les colonies qui sont encore soumises au pouvoir Européen , secoueront son joug , et que les nations commerciales mieux instruites de leur véritable intérêt , cultiveront comme il faut les arts de la paix , cette source de discussion sera tarie , et ils ne rivaliseront plus que d'industrie ; ou pour me servir des expressions du langage oriental , les hommes changeront leurs épées en socs de charrue , et leurs lances en hoyaux.

A notre retour de Caraque , je remarquai

sur la chaussée un peu au-dessus du niveau de la mer, et ensuite dans la partie la plus élevée de la ville, une espèce de roc poreux, composé de gravier dur et de coquilles brisées, unis par un ciment suffisant pour les lier ensemble, mais non pour remplir les interstices qui les séparent; le fait est digne de remarque, parce qu'il s'accorde avec plusieurs autres, et montre un événement remarquable dans l'histoire de la terre, et subséquent aux grandes révolutions occasionées par le déluge.

En entrant dans la ville, j'eus le plaisir de voir une compagnie de jeunes gens qui s'amusaient dans les fossés, à jouer au ballon, leur passe-temps favori. Ces ballons, d'environ huit pouces de diamètre, sont faits en cuir, fortement enflé par le moyen d'une machine, ce qui les rend extrêmement élastiques, après quoi ils sont enduits d'argile. On les lance très-obliquement contre un mur, avec la main droite; et pour leur imprimer un plus grand mouvement ainsi que pour garantir le poing, la main est enfermée dans une boîte de bois, dans laquelle sont de larges et profondes rainures, qui se croisent à angles droits de manière à laisser un nombre correspondant de pointes

émoussées. Les antagonistes, à la distance d'environ quatre-vingt verges, reçoivent le ballon lorsqu'il rebondit ; et avant qu'il retombe, l'un d'eux le renvoie en variant l'angle d'incidence, dans un espace donné, de manière à tromper le mieux possible l'attention du parti opposé. Ce jeu exige beaucoup de force et d'adresse.

J'allai le soir au théâtre ; il est grand, élégant et commode ; mais la comédie ne pouvant s'accommoder avec le carême, on a pris un terme moyen, et pendant ce temps, le théâtre est abandonné à des danseurs de corde, des marionnettes, des joueurs de gobelets, des pantomimes, et quelques danses singulières dans lesquelles les Espagnols excellent. Les danseurs contrefaisaient les foux, chacun habillé à l'antique, et la scène représentait la cour intérieure d'une maison de foux. Ils commencèrent par des contre-danses anglaises, qu'ils changèrent subitement en contre-danses françaises ; vinrent ensuite des allemandes, le *galliego* et le *fandango* ; ils passèrent par des transitions très-rapides, de l'une à l'autre, et terminèrent ces danses par une grande variété de figures différentes.

Comme c'était le temps du carême, j'eus

l'occasion d'entendre plusieurs sermons, mais aucun ne me parut intéressant. Les orateurs les plus instruits se bornent à l'intérieur des églises; mais comme on a reconnu qu'il est utile que quelques-uns de ces sermons puissent s'adapter à l'entendement et aux sentimens du vulgaire, plusieurs prédicateurs sont désignés pour haranguer la multitude assemblée sur la place du marché, et ils le font avec une véhémence de voix et de gestes, assortie au genre de leur auditoire. J'en remarquai souvent trois ou quatre occupés au même moment, mais placés à des distances convenables pour ne pas s'incommoder mutuellement.

J'allai un mercredi soir entendre aux Franciscains un sermon de pénitence, débité par un père de cet ordre, qui était renommé pour son éloquence. Lorsqu'il eut fini, on éteignit toutes les lumières, et dans le même instant les fouets commencèrent leur rôle; on pouvait aisément distinguer la différence du son, suivant que la partie exposée à la discipline était plus ou moins couverte des muscles élastiques, et suivant le degré d'énergie avec lequel elle était appliquée; mais les sentimens de modération paraissaient

dominer, et plusieurs individus laissaient à peine connaître à leur main gauche ce que faisait leur droite. Combien le zèle des Catalans est plus ardent, eux qui semblent vouloir à chaque coup de fouet faire couler leur sang ! Ici on n'entendait pas une voix ; tandis qu'à Barcelone le peuple poussait non-seulement des gémissemens et des hurlemens, mais un certain cri mixte encore plus horrible.

Lorsque la place du marché n'est pas occupée par les orateurs, les écrivains vont s'y établir avec leur banc, auprès duquel ils s'asseyent avec de l'encre, des plumes, et du papier pour écrire, et lire des lettres de toute espèce, et expédier toutes sortes d'actes. Le prix ordinaire d'une lettre est de huit quartos ou deux schellings et un penny, quoique cette somme soit modique, ils finissent par gagner assez, vu le grand nombre de gens sans instruction qui ont recours à eux.

Avant de quitter Cadix, j'eus la satisfaction d'être témoin des cérémonies qui accompagnent les funérailles. Après que les médecins ont abandonné le malade, il ne reste plus pour lui à attendre dans ce monde, que

la confession, l'absolution, l'eucharistie, et l'extrême-onction, puis la mort; ce dernier événement n'est pas plutôt annoncé, que tous les amis du défunt s'assemblent pour *dar la pesame*, c'est-à-dire pour consoler la veuve affligée qui, habillée de noir et étendue sur un lit, mais à peine visible par l'obscurité qu'on fait régner dans la chambre, reçoit leurs complimens, et leur répond à tous à voix basse. Comme on suppose qu'aucun des membres de la famille du défunt ne peut s'occuper des besoins physiques, quelque ami a soin d'envoyer un dîner tout préparé et abondant, composé de tout ce que la saison peut produire. Lorsque les visites se retirent, la veuve, les fils, le père, les frères, les oncles, les cousins et les parens se réunissent et envoient, en leur nom, prier tous les amis du défunt d'assister le lendemain au transport du corps dans la tombe, et au service qu'on doit faire le jour après l'enterrement pour le repos de l'ame du trépassé.

D'après cette invitation, on s'assemble dans la maison du défunt, et on va en procession à l'église, où, pendant le service, le corps est placé devant l'autel, avec le visage dé-

couvert et les mains jointes, comme on le peut voir par nos anciens monumens, avec cette seule différence que le mort a un crucifix entre les mains. Après le service funèbre, les plus proches parens s'assemblent dans la sacristie, et toutes leurs connaissances leur rendent leurs devoirs, en les saluant et en passant devant eux dans le plus profond silence. Lorsque cette cérémonie est finie, on retourne en procession à la maison, où les salutations se répètent avec le même silence.

Si le défunt, comme celui aux funérailles duquel j'assistai, est une personne de distinction, le jour qui suit celui de l'enterrement, toute l'église est tendue de noir, toute lumière en est bannie, à l'exception de celle d'un grand nombre de flambeaux de cire; on érige un catafalque, et tous les parens s'assemblent autour pour entendre la messe qui se célèbre pour l'ame du défunt. A la mort d'un mari, la veuve inconsolable est obligée de se priver pendant six mois de tous les amusemens publics; mais le veuf en est quitte pour s'en abstenir pendant quelques jours.

Il y a peu d'endroits plus sain que Cadix. Cependant lorsque le *solano* ou le vent du

midi souffle, comme il passe sur les plaines brûlantes d'Afrique et ne traverse qu'un petit bras de mer, il enflamme toutes les passions, et pendant qu'il règne, les habitans qui sont d'un naturel très-irritable, commettent des excès dans tous les genres.

Je n'ai pas vu de ville plus agréable pour les plaisirs de la société que Cadix. Comme son enceinte resserrée renferme des habitans de toutes les nations, leurs manières s'adoucissent réciproquement par le commerce qu'ils ont ensemble; et comme, malgré le dernier choc qu'a éprouvé ce pays, le commerce y fleurit encore, et qu'on y trouve beaucoup de richesses et d'hospitalité, un étranger peut y passer son temps de la manière la plus agréable. Quant à moi, je n'y ai vu presque que des Espagnols, à l'exception du vice-consul, M. Duff, et du consul impérial, le comte de Creppi. L'Espagnol dont la société m'intéressait le plus, était D. Antonio Ulloa, le compagnon de voyage de D. George Juan; je lui avais été particulièrement recommandé; je trouvais en lui un véritable philosophe, spirituel et instruit, vif dans sa conversation, libre et aisé dans ses

manières. Ayant vu à sa porte deux soldats qui montaient la garde, je m'attendais à trouver chez lui quelque apparence de faste et de hauteur, mais je ne vis rien de pareil. Ce grand homme est d'une petite stature, extrêmement maigre, et voûté par les années; je le trouvai habillé comme un paysan, et entouré de ses nombreux enfans, dont le plus jeune, âgé de deux ans, jouait sur ses genoux; il était assis, pour recevoir ses visites du matin, dans un appartement dont les dimensions et l'ameublement détournèrent pendant quelques momens mon attention de dessus celui qui devait être le seul objet de ma vénération. La chambre avait vingt pieds de long, sur quatorze de large, et moins de huit pieds de haut. On y voyait confusément dispersées des chaises, des tables, des malles, des caisses, des livres, des papiers, un lit, une presse, des parasols, des habits, des outils de charpentier, des instrumens de mathématiques, un baromètre, une pendule, des armes, des tableaux, des miroirs, des fossiles, des minéraux, des coquilles, une chaudière, des bassins, des cruches cassées, des antiquités américaines, de l'argent et une cu-

rieuse momie des îles Canaries, ou du moins son tronc avec la tête et les bras, car comme elle avait servi de jouet aux enfans, ils s'étaient amusés à lui arracher les dents, et à lui rompre les jambes.

Parmi les fossiles étrangers, il me montra une variété de coquilles de mer qu'il avait recueillies lui-même près du sommet des plus hautes montagnes d'Amérique, quelques-unes sur la surface, mais la plupart enfoncées dans le roc calcaire. Lorsque j'allai prendre congé de lui, il me donna son histoire naturelle du midi de l'Amérique.

Avant de quitter la ville, je m'informai, comme à l'ordinaire, de la manière dont elle est approvisionnée, et je trouvai qu'ici, comme dans les autres villes, c'est un entrepreneur qui fournit les bêtes pour les boucheries, à un prix stipulé d'après un accord fait pour douze mois. Les magistrats les vendent ensuite aux bouchers, en prélevant un profit pour la ville, et en fixant le prix de la viande pour les consommateurs.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

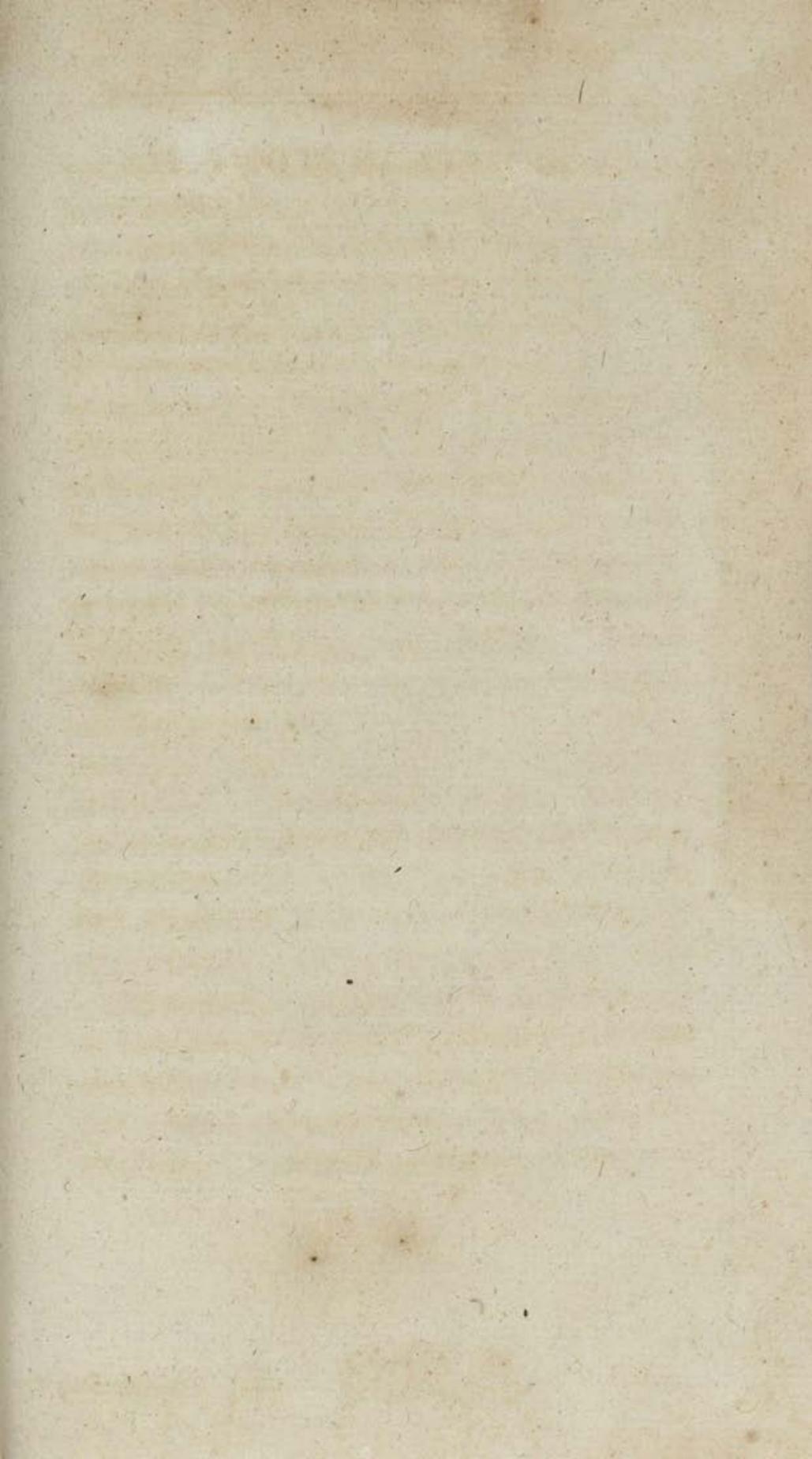
CONTENUES DANS CE VOLUME.

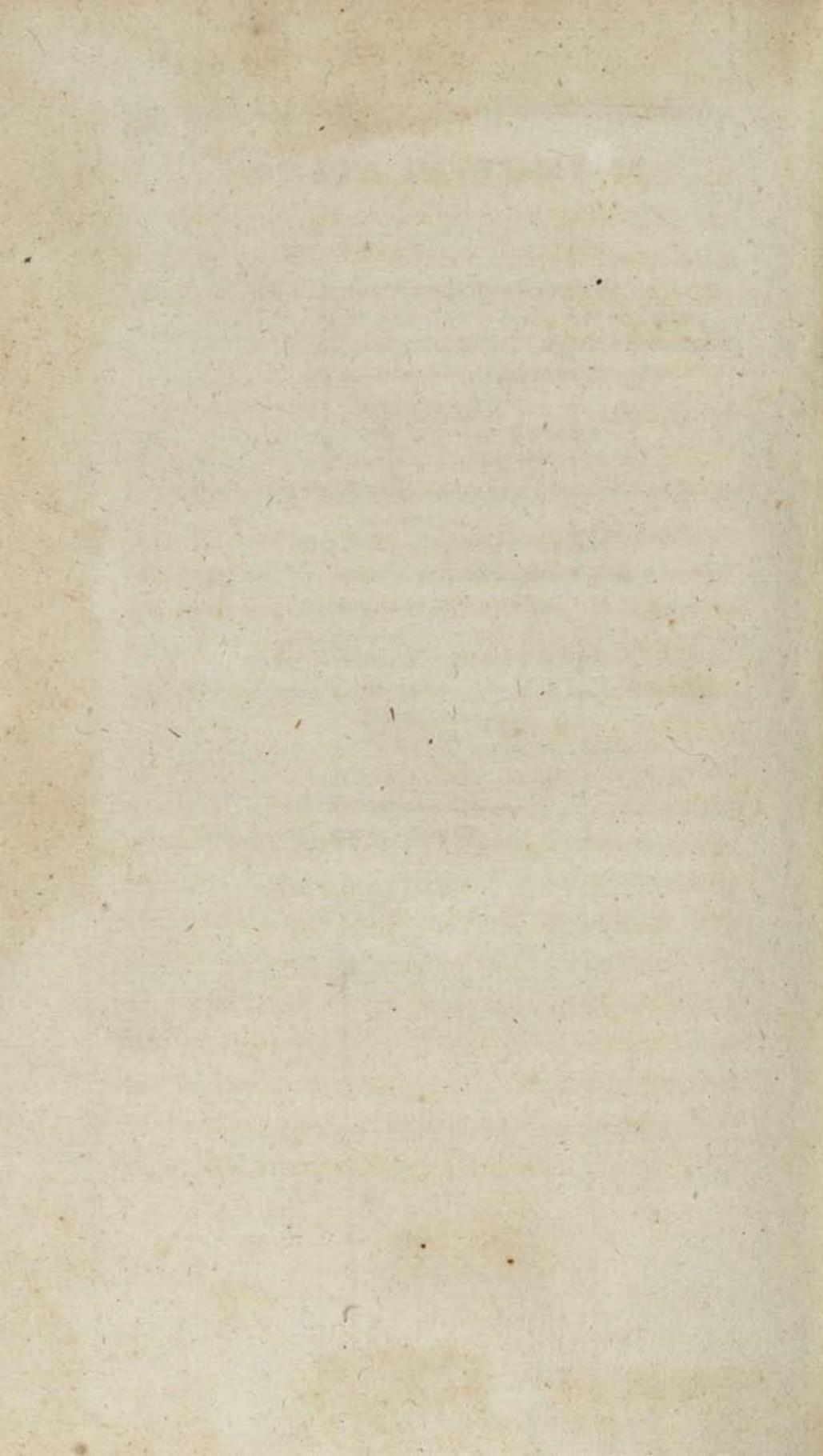
Voyage des Asturies à l'Escurial par Léon, Salamanque, Saint-Ildefonse et Ségovie.	Page 1
Retour à Madrid. Détails sur les principaux personnages de la cour, les manières du temps, et les palais des grands.	84
Recherches sur les impôts, les revenus et les dettes de l'Espagne. Observations sur ses finances et la banque de Saint-Charles.	112
Dépenses, 1778.	138
État du revenu de l'Espagne, pris d'après des documens authentiques.	136-137
État de la population de l'Espagne, et causes probables de la diminution considérable qu'elle a éprouvée plus anciennement.	165
Proportion entre les hommes et les femmes dans plusieurs provinces.	168
Des ministres d'état, et de quelques individus en place.	211
Voyage de Madrid à Séville.	256
Séville.	702
Cadix.	324

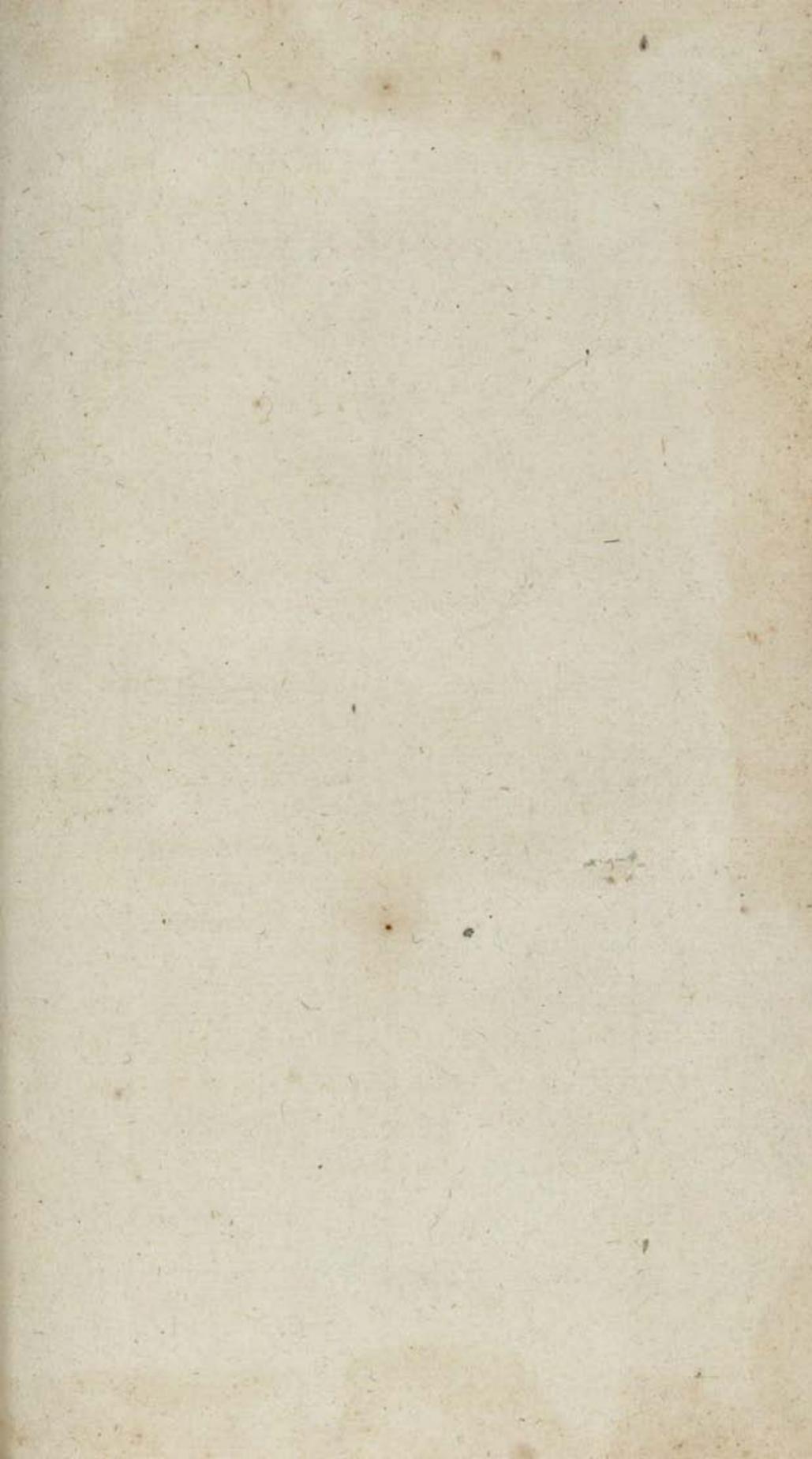
Fin de la table du deuxième volume.

ERRATA DU TOME II.

- Page 17, ligne 3, Caldaza de , lisez Calzada de.
25, 1, de dedans en dedans , lisez en dedans.
35, 14, *mozo del calmine* , lisez *mozo del calmino* ,
41, 13, et un beaticio , lisez et un beaterio.
57, 21, Bayen , lisez Bayeu.
58, 21, ni obscurs , lisez ni obscures.
59, 11, chacun avec , lisez chacune avec.
102, 5, du ministère anglais , lisez des fonctions pastorales.
120, 34, de Lognaz , lisez de Loynaz.
140, 7, qu'on a mis , lisez qu'on a omis.
146, 9, de *Lisas* , lisez de *Sisas*.
160, 21, la banque procure , lisez la banque procura.
177, notes, mettez le numéro 3 à la place du numéro 1.
243, 17 et 18, au chevalier de Calatrava , lisez aux chevaliers de Calatrava.
250, 5, à peu près nuls , lisez à peu près nus.
254, 12, Hoguega , lisez Zoguega.
316, 18, Prentia , lisez Practice.
358, 11, que le , lisez le.









Biblioteca Regional
de Madrid Joaquin Leguina



1357859

